



P O L O G N E L I T T É R A I R E

REVUE MENSUELLE

Nr. 18

Varsovie, 15 mars 1928

Troisième année

Boy-Żeleński

Le théâtre de Stanisław Ignacy Witkiewicz

Le nom de Witkiewicz est bien connu dans le monde de l'art polonais et il y est honoré.

Le père, Stanisław, peintre, critique militant, révélateur de Zakopané et du Tatra qu'il a célébrés dans son prestigieux livre: „Entre deux cimes”, promoteur des arts décoratifs polonais, fut l'un des animateurs les plus distingués de notre vie d'avant-guerre.

Le fils, Stanisław Ignacy, hérita de lui aussi bien son humeur combative que sa curiosité de nombre de choses. Il prime toutefois son père par son impétuosité forcée et par le démonisme, dirai-je, de sa personnalité.

Révolutionnaire en tant que peintre, fécond à ce point que ses tableaux et portraits se comptent par milliers ou peu s'en faut, théoricien d'art prêchant l'antiréalisme, l'idée de „la forme pure” et défendant ses théories avec un excès de dialectique, mathématique et philosophique dans ses livres: „Nouvelles formes dans la peinture”, „Essais d'esthétique”, il émut récemment le monde littéraire et conquit le public par son roman: „Les adieux à l'automne”, audacieux malgré son titre candide. En Pologne ce n'est pas le premier cas de cette alliance du talent de peintre avec celui d'écrivain, pour ne citer en exemple que le grand Wyspiański.

Mais l'une des plus puissantes passions de ce propagateur des formes nou-

Varsovie monta, il n'y a pas longtemps, „Le fou et la religieuse” et „La nouvelle libération” en triomphant de nombreux préjugés. Cependant les critiques des débuts se sont sensiblement modifiées: tout d'abord, on l'a traité de farceur, de fumiste, de dégénéré, presque de „bolchévik”, mais, graduellement, à chacune de ses manifestations, il a subjugué un nombre de rebelles de plus en plus important, balayé une quantité de préventions. Après la récente première de Varsovie, ce fut un cri unanime: „Mais, c'est un talent immense!” Néanmoins, M. Witkiewicz reste toujours encore en marge de nos théâtres; la routine du répertoire, un moment bousculée, reprend ses droits.

La renommée de M. Witkiewicz a atteint de jeunes cénacles littéraires à l'étranger. Ses pièces mises en français, en allemand, en anglais reposent, manuscrites, entre les mains de tels ou autres propagateurs du théâtre nouveau, attendant d'être portées sur la scène. M. Witkiewicz a ses partisans enthousiastes un peu partout.

Il est singulier, son théâtre. On l'assimile à celui de M. Pirandello (que d'ailleurs M. Witkiewicz ne connaissait point), mais c'est une similitude plutôt apparente. M. Pirandello, c'est un cerveau, M. Witkiewicz, c'est une force élémentaire. Ecrire en plusieurs nuits une pièce de théâtre en brochant en même temps,

dont les audaces mêmes s'inclinent devant la loi de la réalité de la vie. C'est son besoin d'éprouver les secousses les plus violentes qui, uni à une réaction inattendue de son humour, lui suggère des situations où ses personnages s'entre-tuent froidement entre une discussion dialectique et un bon mot qui part com-

une sorte de „lésion psychique” de „complexe” que l'on pourrait diagnostiquer dans chacune des oeuvres de M. Witkiewicz, malgré leur variété. Peut-être tout ce théâtre n'est-il au fond qu'un essai subconscient de se rétablir, qu'un patient acheminement vers la solution du „complexe”. La décadence de la civilisation

poque du cerveau, et une figure de mathématicien de génie peut frapper l'imagination d'un écrivain aussi fortement qu'un Horace ou un Cid la frappait à l'époque de Corneille. Tout le monde connaît la boutade qui dit que si le nez de Cléopâtre eût été plus long d'un quart de pouce, la face du monde s'en fût trouvée différente. Chacun sait qu'un seul sourire de Joséphine ou bien une seule larme de M-me Walewska auraient pu, à un moment donné, décider du sort de milliers d'existences. En fouillant dans l'histoire de la littérature, chacun apprend à quel point les expériences intimes d'un artiste pétrissent son oeuvre; cependant ils sont peu nombreux ceux qui se demandent de quelle façon la vie individuelle d'un savant de génie, sa vie amoureuse par exemple, peut réagir sur sa production dans le domaine de la science, surtout à des hauteurs où cette production tient de l'inspiration.

Admettre cela, dans une fantaisie au moins, est chose plausible. On peut bien supposer que la pensée d'un savant, comme l'inspiration d'un artiste, fouaillée par les passions, fasse un bond et prenne son essor vers des régions dont, jusque là, elle n'avait même pas soupçonné l'existence. Les conceptions mathématiques d'un époux exemplaire peuvent bien n'être pas celles d'un amant d'une Cléopâtre moderne. En conséquence, c'est une idée vraiment admirable que celle qui

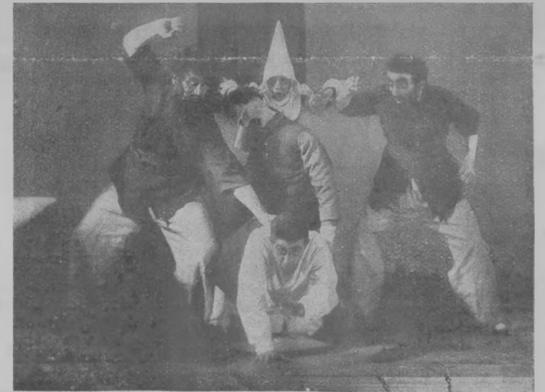
quate à son sujet, tel qu'on le voit en Pologne) un fin paysan autodidacte qui, stimulé par ses dispositions naturelles et par l'ambition de sa femme, monte, échelon par échelon, de plus en plus haut jusqu'au siège de président de la République. Mais il y est entraîné à la fin, comme un corps flasque et desséché: une crise s'était opérée, les choses qu'il a atteintes ayant dépassé les limites de son ambition. Le microcosme du village polonais où se déroulent ces grands événements en une sorte d'ironie raccourci constitue la toile de fond de la pièce présentée avec beaucoup d'esprit.

„Le fou et la religieuse” est peut-être une des pièces les plus personnelles de Witkiewicz. Son protagoniste affublé d'une camisole de force dit: „C'est une machine infernale qui marche dans ma tête. Et moi, j'ignore quand elle éclatera. Des fois, je pense que cette torture ne peut plus durer. Et lorsque, une fois pour toutes, la machine entière, détraquée, trop faible, se met à tourner furieusement, elle est forcée de tourner toujours: peu lui importe que je produise ou que je ne produise point. Le cerveau s'épuise et la machine continue à marcher. Voilà pourquoi les artistes doivent faire des folies. Rien à faire avec un moteur insensé et déchaîné que personne n'est plus en état de contrôler...”

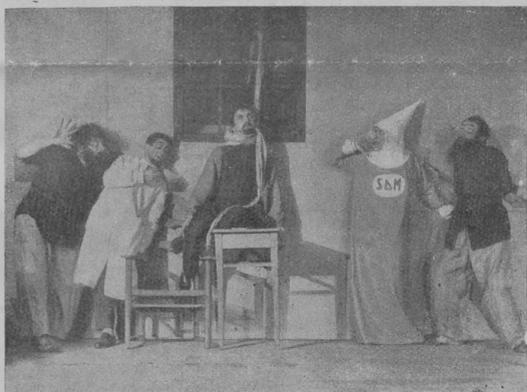
Ce sont ces paroles-là, qui expriment peut-être l'état le plus intime de



Une scène de „La nouvelle libération” au Petit Théâtre à Varsovie
mise en scène: Aleksander Wegierko



Une scène de la pièce „Le fou et la religieuse” au Petit Théâtre à Varsovie
mise en scène: Karol Borowski



Une scène de la pièce „Le fou et la religieuse” au Petit Théâtre à Varsovie
mise en scène: Karol Borowski

velles dans l'art c'est le théâtre. Non content d'y avoir consacré un livre particulier („Le théâtre”), d'avoir discuté et polémique là-dessus dans quantité d'articles détachés, M. Witkiewicz confirma ses vues théoriques (heureusement, pas toujours avec une rigidité absolue) par à peu près trente pièces de théâtre dont la plupart d'ailleurs restent encore au fond de son portefeuille. Ses oeuvres dépassent le cadre des scènes officielles, et la Pologne est trop pauvre, pour le moment, pour se payer un „Théâtre Witkiewicz”. Un tel théâtre cependant a existé à Zakopané où une troupe d'amateurs jouaient avec beaucoup de talent des pièces de M. Witkiewicz; malheureusement, Zakopané ne présente pas de conditions favorables à l'existence d'un théâtre permanent. Le théâtre libre d'„Elsinore” à Varsovie à son ouverture, il y a quelques années, monta une pièce de M. Witkiewicz, intitulée: „Les pragmatistes”. En outre, quelques-unes de ses pièces ont vu les feux de la rampe de façons les plus diverses. Il arrivait qu'un théâtre provincial quelconque concevait la noble ambition de se mettre à l'avant-garde de l'art: ce fut ainsi, par exemple, que dans la petite ville de Toruń on donna une de ses pièces „formistes” ou „expressionnistes” (comment se passeraient-elles de ces étiquettes?) avec cette réserve: „Entrée interdite à la jeunesse et aux militaires”. Une autre fois, un théâtre faubourien d'ouvriers à Varsovie fit passer en contrebande son „Wścieklica” et il obtint non seulement un vif succès littéraire, mais encore il fit, avec cette pièce, une tournée en Pologne. Les théâtres officiels eux-mêmes, cédant à la poussée de la curiosité générale, osèrent mettre en scène quelques-unes de ces pièces, „extravagantes” de l'avis de certains critiques.

Cracovie, tout le premier, mit en scène les pièces: „Tumor Mózgowicz” et „La poule d'eau”. Le Petit Théâtre de

pendant le jour, plus d'une dizaine d'excellents portraits, voilà les procédés de création familiers à M. Witkiewicz.

Car, chez lui, la peinture et le théâtre ne font qu'un. Ses oeuvres picturales, c'est du théâtre figé sur de la toile, un théâtre d'une vie si intense, que l'artiste veut en extérioriser l'excès en s'aidant des poumons d'un acteur, en le criant de vive voix, en même temps qu'il transforme, coup sur coup, son théâtre en une série d'images immobilisées qui ont l'air de reproduire avec ébahissement le rêve de la vie. L'attitude de M. Witkiewicz vis-à-vis de l'art et de la vie est essentiellement tragique, mais elle s'exprime en une farandole frénétique de masques, de monstres qui grimacent avec des sourires hideux, puis profèrent des paroles qui vous plongent dans la rêverie dont ils vous tirent aussitôt par un grincement brutal. Et tout cet ensemble fait penser à une pantalonnade métaphysique avec, pour coulisses, l'éternité et, pour Pantalone, l'âme humaine, toujours la même, toujours une, sous le bariolage de ses déguisements.

Le théâtre de M. Witkiewicz est égotiste. C'est toujours lui-même qui marche les pieds en l'air, la face bizarrement grimacante, et qui fait accompagner d'airs de jazzband nègre le „être ou n'être pas” de Hamlet, tandis qu'autour de lui une foule de masques abimés par le reflet spectral de sa propre vie, esquissent un pas de danse.

Il va sans dire que la logique des pièces de M. Witkiewicz diffère de celle du théâtre „normal” qu'il hait. Ce qui pourrait en donner quelque idée, encore qu'assez vague, ce serait cette fantaisie de Théophile Gautier (dans „Mademoiselle de Maupin”) sur le „Comme il vous plaira” de Shakespeare, à cette différence près que M. Witkiewicz pousse beaucoup plus loin son irrationalisme et que ce qu'il en assaisonne ce n'est pas la comédie mais la tragédie. Il s'avance bien au-delà des limites de ce qui a été jusqu'à présent du théâtre, un théâtre

me une fusée; quant aux cadavres, on les emporte de sang froid dans la coulisse, à moins que l'auteur ne les fasse ressusciter, pour mettre en relief avec plus de vigueur le néant vital des événements. Ce mélange du grotesque et du tragique de la vie, dont l'enchevêtrement a fait de tout temps la joie des maîtres du théâtre, se pare chez M. Witkiewicz de nouvelles combinaisons des formes et des couleurs. Il y a du guignol dans ce théâtre d'atrocités, d'un guignol dont les marionnettes seraient manoeuvrées par un artiste intelligent, plein d'un esprit infernal. L'humour de M. Witkiewicz, âpre et amer, est irrésistible dans ses saillies originales. Ses figures de femmes sont troublantes avec leur agaçante perversité de petites filles précocement blasées, son personnage mâle, le protagoniste est ordinairement doué d'une force de taureau. Le lieu de l'action c'est le vaste monde hypothétique, carrefour de toutes les races et de tous les peuples, fortement imprégné d'exotisme. Si l'on dressait une liste des personnages de ces trente pièces avec leurs minutieux portraits faits par l'auteur, on se trouverait en présence d'un petit monde bien original!

Dans une de ses pièces, M. Witkiewicz a cruellement persiflé les „psychoanalystes”. Les freudistes pourraient bien prendre leur revanche en faisant sa propre psychoanalyse. En tout cas, ce qui ne manque pas d'intérêt c'est de suivre les bonds que lui a fait faire la vie immédiatement avant la déclaration de ses dons d'auteur dramatique. Elevé depuis son enfance à Zakopané, dans le décor sauvage et pathétique du Haut-Tatra, il entreprend, à la suite de son drame personnel, un voyage en Australie. Mais voici que la guerre mondiale éclate. De retour de l'équateur, M. Witkiewicz est incorporé dans l'armée russe, il combat sur le front en qualité de cornette de la garde, puis, il assiste à la révolution bolchéviste dont l'événement important, pour lui, est sa prise de contact avec des tableaux de Picasso à Moscou. On dirait que les paysages d'outre-mer, la brutalité de la guerre, le cauchemar de la révolution combinés avec la spéculation mathématique et philosophique de ce cerveau de théoricien doublé d'une âme d'artiste extrêmement impressionnable, que tous ces éléments causèrent, chez lui,

et de l'art, la folie du progrès mécanique: voilà des faits dont il est sans cesse obsédé.

L'attitude de M. Witkiewicz vis-à-vis de l'art est purement dramatique. C'est une de ces âmes meurtries qui cherchent dans l'art non pas le succès (M. Witkiewicz le dédaigne par trop!) mais la solution du problème de leur propre moi. Je définirais l'état naturel de M. Witkiewicz incessante stupeur métaphysique. „Quel sens tout cela a-t-il? pourquoi est-ce justement ceci et non pas autre chose?” voilà bien une question que chacun de nous se sera posée, mais lui, il a toujours ce point d'interrogation devant les yeux. L'abîme de Pascal est incessamment là, béant, à ses pieds. Il a une grimace sardonique en envisageant le seul fait de la multiplicité des phénomènes, une ironie en face de son propre moi, qui, en tant qu'un des „existences particulières”, porte atteinte, par son caractère adventice, à l'essence même de l'unité.

C'est encore la même stupéfaction en face du cauchemar de la vie, une stupéfaction qui se condense par moments en un rire spasmodique, persifleur et désespéré, et qui, l'instant d'après, se résout en une rêverie. Et ce serait vraiment faire fausse route que de se référer, à propos de son théâtre, au code de la morale, ce que justement avaient fait tout d'abord ses critiques scandalisés. Nous racontons — n'est-ce pas? — sans le moindre embarras et sans une ombre de remords les choses les plus monstrueuses dont nous avons rêvé: tout cela n'est en somme qu'un songe! L'irréalité absolue du théâtre de M. Witkiewicz atténuée dans une certaine mesure l'impression de brutalité que ferait le théâtre normal avec une partie seulement de ce qui se passe et qui se dit sur la scène dans les pièces de M. Witkiewicz.

L'une de ses pièces les plus intéressantes au point de vue de l'idée maitresse, c'est (malgré son air d'ébauche) „Tumor Mózgowicz” (nom propre, fabriqué de „tumeur de cerveau”), pièce jouée à Cracovie il y a quelques années et dont les répétitions à Varsovie furent suspendues à la suite d'une „révolte” des acteurs, persuadés que l'auteur se payait leur tête et celle du public. C'est une fantaisie grotesque sur les mathématiques supérieures. Tant pis! nous vivons à l'é-

sert de fond à la pièce fantaisiste („Tumor Mózgowicz”) de M. Witkiewicz. On y voit un savant de génie, une espèce d'Einstein, dévoré d'un amour clandestin pour sa belle-fille, presque une enfant, et qui est une petite diablesse. (Il est plébéien, elle, aristocrate). Dans un violent accès de fureur créatrice, qui est peut-être en ce cas un succédané de la fureur amoureuse, notre savant réduit en cendres l'édifice de la science officielle. Le désarroi des savants qui s'efforcent de mettre fin à cette débauche mathématique, la conception grotesque de l'omnipotence de Tumor Mózgowicz au royaume des chiffres, l'assimilation de son pouvoir à une puissance réelle: voilà les éléments qui étoffent cette fantaisie et qui sont aussi amusants que pleins d'ingéniosité. Ajoutons-y encore l'entourage familial de Tumor Mózgowicz, cette ribambelle de petits Tumor qui, au sortir du berceau, s'amuse à résoudre les équations les plus compliquées. C'est un milieu où de toutes jeunes filles causent différenciation, intégration et „multiplicité pure”, comme d'autres, à leur âge, font du flirt et nagent dans la poésie. Et combien intéressant, ce substratum d'idées formant l'ambiance où se démène la puissante cervelle de Tumor Mózgowicz, pleine d'incertitude. Ce sont des régions où chacun de ses pas est accompagné du bruit de chaînes interminables formées de chiffres, et le savant sent avec désespoir que seule la pensée ailée d'un poète pourrait s'y livrer sans contrainte à de joyeux ébats. Et le moment du troisième acte où soudain apparaît en robe noire une fille complètement oubliée de Tumor Mózgowicz, une Cordelia mathématicienne qui suit dans son coin la marche des théories de son père, et qui, pressée contre ce Roi-Lear des chiffres, s'écrie avec désespoir: „Qu'avez-vous fait de l'infinité!” ce moment, dis-je, est vraiment d'une éloquence particulière.

Dans une autre pièce intitulée: „Jan Mateusz Karol Wścieklica” l'auteur présente d'une façon grotesque (assez adé-

l'âme de ce poète, peintre et penseur dans une seule et même personne, atteint de la fureur de l'art, fureur de la pensée, fureur de l'oxygénation la plus prompte possible. „La — non — saturation” — voilà le mot mis en circulation par M. Witkiewicz et qui fut adopté comme un terme spécial. Mais cette non — saturation n'est — elle point, malgré tout, l'un des masques dont se couvre l'éternel romantisme?

Les pièces de M. Witkiewicz qui ont pénétré sur la scène sont naturellement celles qui sont le plus accessibles au public, c'est à dire qui présentent la quantité la plus importante de contenu vital. Ce ne sont pas celles que l'auteur lui-même apprécie le plus: il les regarde, au contraire, comme le fruit d'un compromis, l'une de ses théories fondamentales étant que le contenu vital, le contenu des idées n'est rien dans une oeuvre d'art; seul, le contenu formel en fait l'essence. Certes, mais on pourrait lui répliquer que le contenu formel est uni au contenu vital d'une façon intime et mystérieuse, l'un ne se laisse pas extraire de l'autre par des procédés chimiques, comme on extrait du sulfate de quinine de l'écorce de quinquina. La forme et le fond sont liés aussi intimement l'un à l'autre que l'est l'âme au corps; eux, on le sait bien, peuvent être séparés en donnant à l'homme de grands coups de bâton sur la tête. Witkiewicz, lui, ne dédaigne pas ce moyen: il frappe, il frappe son public, il n'y va pas de main morte.

Witkiewicz n'a peut-être pas dit son dernier mot au théâtre, le dira-t-il jamais? je n'en sais rien, personne ne peut prévoir de quel côté il sera porté par sa passion créatrice, pas sa nature inquiète, rapace et que la tristesse, le désespoir, l'ennui guettent sans cesse. Toutefois, je n'hésite point à proclamer cet improvisateur de génie un des talents les plus vigoureux et les plus originaux parmi les auteurs dramatiques, et non pas exclusivement parmi ceux de la Pologne.

*) comp. „Pologne Littéraire”, nr. 15.

Un chef-d'oeuvre d'un grand helléniste

Lorsqu'on a à parler d'un nouvel ouvrage de M. Tadeusz Zieliński, professeur à l'Université de Varsovie, il n'est point besoin de présenter au public, même étranger, les mérites de ce grand savant. Tout le monde sait qu'il est un des plus éminents historiens de la littérature et de la civilisation anciennes, grecque en particulier, et qu'il compte en même temps parmi les plus profonds connaisseurs des grandes religions du monde classique).

Son dernier livre, paru en 1927, „Hellénisme et judaïsme“ (en deux volumes), est une des parties d'un ouvrage de plusieurs volumes sur l'évolution religieuse de l'antiquité.

C'est après „La religion de la Grèce antique“ (trad. française de M. Fichelle, Paris 1926, „Les Belles Lettres“), après „La religion de l'hellénisme“, qu'a paru cette étude remarquable qui compare les deux facteurs essentiels de la formation de la civilisation européenne. Quand nous posséderons les trois volumes qui restent, annoncés dès maintenant, à savoir „La religion de la Rome républicaine“, „La religion de la Rome impériale“, et „Le christianisme antique“, nous serons en présence d'un ensemble monumental, qui renfermera — comme l'écrivit M. Zieliński — „l'évolution graduelle de l'âme antique, évolution dont l'apogée et le couronnement fut le fait d'embrasser la foi chrétienne“. Les volumes publiés jusqu'ici et qui ont été déjà traduits en plusieurs langues européennes nous garantiront la haute valeur de l'ouvrage entier.

Ce n'est pas le judaïsme, mais c'est bien la religion antique qui devient le véritable Ancien Testament du christianisme: voilà la thèse fondamentale de l'auteur. Le paradoxe n'est ici qu'apparent, car, comme le démontre M. Zieliński, il n'y a pas de continuité psychologique entre le judaïsme et le christianisme (rejeté par celui-là), et il y en a une entre l'hellénisme, c'est à dire l'âme hellénique et hellénisée de l'Orient et de l'Occident, d'une part, et l'esprit du christianisme de l'autre.

Pour le prouver, l'auteur met l'hellénisme et le judaïsme en parallèle. Et le judaïsme, c'est pour lui plus spécialement l'époque entre le retour de la servitude babylonienne et la destruction de Jérusalem, par opposition à l'époque israélite, qui précéda celle-là, et à l'époque juive, qui fut chronologiquement la troisième et qui dure jusqu'à nos jours.

Ayant posé le principe que dans toute religion supérieure, la divinité doit se révéler dans le Bien, dans le Beau, et dans le Vrai, M. Zieliński examine si la religion de Jéhovah a réalisé ces idéals au même haut degré que celle de l'hellénisme.

1) Le Bien. Jéhovah, qui s'appelle lui-même „dieu haineux“, est sans miséricorde envers les ennemis d'Israël: il en est ainsi pour les Chananéens innocents dont les Juifs envahissent le territoire, et pour les Amalécites que Jéhovah ordonne à Saül de massacrer et d'exterminer, hommes, femmes et enfants, jusqu'au bétail... Ce n'était pas la façon dont l'âme hellénique se représentait la divinité: le dieu n'est la source que du Bien — enseignait Platon.

2) Le Vrai. Quand Jérémie, inspiré par Jéhovah, eut prophétisé la ruine du royaume de Juda et que cela ne se réalisa point, les prophètes du salut triomphèrent et Jérémie se plaignit au Seigneur de l'avoir trompé et exposé à la risée. Ce qui est ici essentiel, ce n'est pas tant cette „tragédie de la prophétie“, selon l'expression de l'auteur (la Grèce connaissait, elle aussi, de fausses prophéties), que le fait que la responsabilité du mensonge retombe sur la divinité. De même, Jéhovah a déçu Ezéchiel dans la prophétie, restée non réalisée, de la destruction de Tyr par Nabuchodonosor. Cela étant donné, on ne peut pas accepter sans grandes restrictions la thèse que la divinité des Juifs se révèle dans le Vrai. — En Grèce le culte de la vérité se manifestait encore dans la science qui avait un caractère religieux et se développait sous les auspices de la divinité (le pythagorisme etc.) Or, les Israélites et les Juifs — M. Zieliński souligne qu'il ne parle pas là des Juifs — n'ont fait pour la science absolument rien. C'est là „sibylle judéenne“ elle-même qui le constate.

3) Le Beau. Le Beau était la moellé même du sentiment religieux des Hellènes. Par contre, chez les Juifs, il était interdit d'admirer la beauté de la nature et de la reproduire dans l'art, de peur de retomber dans l'idolâtrie. Néanmoins, ils n'ont pas évité le symbolisme (arche d'alliance, rouleaux de l'écriture), „mais leur symbolisme — dit l'auteur avec raison — était autant inférieur à celui de Hellènes qu'une caisse de bois ou un rouleau de papyrus sont inférieurs aux Pallas et aux Apollons des temples helléniques“.

Somme toute, M. Zieliński voit l'infériorité du judaïsme par rapport à la religion grecque en tous ces points: dans le Bien et dans le Vrai Jéhovah ne se révèle que partiellement, dans le Beau il ne se révèle point. En revanche, il se révèle pleinement dans la force (bienfaisante et maléfaisante), ce qui a fait du judaïsme une religion de peur, par opposition à l'hellénisme, religion d'amour et de joie.

Très caractéristiques pour le judaïsme sont ses trois commandements: l'obligation de la circoncision, la loi du sabbat et les préceptes concernant la pureté. Le Grec manifestait son alliance avec la divinité en ceignant son front, par exemple, d'une branche de laurier; pour le Juif le signe d'une telle alliance a été, par l'ordre de Jéhovah, la circoncision...

*) comp. „Pologne Littéraire“, nr. 14.

Par ce commandement, Jéhovah a ridiculisé son peuple pour toujours. — La fête du sabbat a été, en elle-même, une institution salutaire. Mais le judaïsme y a dénaturé la religion d'Israël, d'abord par une exagération absurde dans les exigences concernant le repos (p. ex. il était interdit d'éteindre un incendie le jour du sabbat); puis par des punitions démesurées pour la non-observation des préceptes (jusqu'à la peine de mort inclusive); enfin par de véritables tricheries envers les préceptes pénibles, qu'on tournait de mille façons pour — comme dit l'auteur — tromper Dieu (p. ex. l'usage d'entourer un groupe de maison par des chaînes pour obtenir ainsi, prétendant, une seule maison dans les limites de laquelle il est permis de circuler le jour du sabbat). Tout cela, bien entendu, était peu compatible avec le bon sens des Grecs. Car, comme dit Jésus, le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat...

Non moins caractéristiques sont les préceptes absurdes du judaïsme sur la pureté et l'impureté. Une des sources de l'impureté est la femme, dont la position chez les Juifs a été fort peu honorable. Les détails de cette soi-disant question religieuse ont été l'objet des considérations et des discussions les plus abominables des rabbins. Ont été „impurs“ aussi tous les représentants d'autres religions, dont les Juifs se séparaient soigneusement, en creusant ainsi un abîme de haine entre eux et le reste du monde.

En examinant l'évolution de la croyance des Grecs en l'autre monde, M. Zieliński arrive à la conclusion que le résultat de cette évolution entra dans l'eschatologie chrétienne: encore une preuve que le véritable Ancien Testament du christianisme fut l'hellénisme, et non pas le judaïsme, dont l'eschatologie a été d'abord purement nationaliste et matérialiste, contrairement à celle des Grecs, imprégnée d'universalisme. La conviction des Juifs était qu'à eux seuls avait été destiné le paradis et que la Géhenne (vallée près de Sion) existait pour ceux qu'ils nommaient „les païens“; et ce ne fut que plus tard, sous l'influence hellénique, que se produisit graduellement (et partiellement) l'universalisation, l'éthésation et la spiritualisation de l'eschatologie juive. — En rapport avec la croyance à la vie future reste l'idée du Sauveur. Cette idée était vivante aussi bien dans le judaïsme que dans le monde gréco-romain: la preuve en est donnée p. ex. par la IV^e élogie, dite „messianique“, de Virgile. Mais les différences y sont immenses. Dans la religion hellénique, le Sauveur était fils de dieu et il apparaissait en deux personifications: comme Apollon (dieu qui devint homme) et comme Hercule (homme qui devint dieu); tous les deux étaient les fils de Zeus. Par contre, le Messie des Juifs n'était pas le fils de Dieu (descendant de David) et, en outre, il avait une marque éminente nationaliste, en tant que roi de son peuple, et non pas universaliste, comme le Sauveur chez les Grecs et les Romains. Aussi, Jésus, le Fils de Dieu, dont le royaume n'était pas de ce monde, est-il un personnage de beaucoup plus proche de l'hellénisme que du judaïsme.

Dans le chapitre intitulé „Le temple et la synagogue“ et que nous n'allons pas analyser en détail, l'auteur examine, entre autres, ce qui se cache sous les idéals de justice et de vertu, dont les synagogues, comme le prétendait la „sibylle judéenne“, faisaient la propagande. Or, constate M. Zieliński, ces idéals qui, chez les Grecs, avaient un caractère purement éthique, résultant du fond moral de l'homme et d'une conscience dépourvue de tout ce qui est préconçu, ces mêmes idéals consistaient chez les Juifs en l'obéissance aux commandements de Jéhovah, donnés dans l'écriture et qui souvent, on le sait, étaient fort éloignés de l'idée qu'avaient de la justice l'hellénisme et le christianisme (p. ex. l'ordre de massacrer les Chananéens). En revanche négliger un petit détail rituel prescrit par Moïse était aux yeux du Juif la négation même de la vertu et de la justice. Les exemples, cités par l'auteur, des sermons et des discussions sabbatiques dans les synagogues en sont une preuve éloquentes. Il n'y a donc rien d'étonnant que l'âme hellénique fut conquise non pas par le judaïsme, mais par Celui qui prêchait „non comme les docteurs et les pharisiens“.

Le centre de l'office religieux de la synagogue a toujours été la Tora, dont M. Zieliński entame maintenant la caractéristique. Dans sa partie narrative, la cosmogonie manifeste de nombreuses ressemblances avec la mythologie grecque. La Genèse put, par conséquent, devenir très proche à l'âme hellénique, de même qu'elle devint la partie organique de la religion chrétienne. Par contre, les contes historiques (à partir d'Abraham) renferment nombre d'immoralités, approuvées par la Tora (Abraham entremetteur de sa propre épouse, la fourberie de Jacob, etc.). Parallèle à la partie narrative est la partie didactique, c'est à dire, en somme, la loi de Moïse. Ici, c'est du chaos et de l'absurdité, effet de la confusion du droit avec la morale, sans oublier les préceptes rituels les plus saugrenus qui se moquent du bon sens. Evidemment, la valeur la plus haute s'y manifeste dans le droit même, épuré des autres éléments, mais qui ne saurait être comparé au droit romain, dont l'épanouissement était dû aux semences de la culture grecque. Quant à l'inspiration des prophètes et des psalmistes, elle perd de sa sublimité par de continuelles malédictions lancées contre les peuples étrangers et ayant leur source dans la

haine des Judéens envers toute l'humanité non-circconcise. C'est cette haine que l'auteur analyse dans le chapitre intitulé: „Jéhovah et les peuples“, cette haine qui constitue depuis des siècles l'essence même du problème des rapports des Juifs avec le reste du monde. Le commandement de l'amour du prochain, bien qu'ayant son origine dans l'Ancien Testament, est en réalité étranger à celui-ci. Le préjugé du „peuple élu“ eut une influence néfaste sur l'attitude des Judéens, pleine de mépris et de haine, envers les autres peuples. C'est aussi là qu'il faut chercher la source de la double morale juive qui, à l'égard des étrangers, n'est plus la même qu'à l'égard des siens. Les relations fraternelles entre un Juif et un étranger n'étaient possibles que dans le cas où ce dernier s'était décidé à embrasser la religion de Jéhovah. C'est ce qui explique l'origine d'une propagande animée — littéraire entre autres (cf. la „sibylle judéenne“) — cherchant à gagner des prosélytes. Elle idéalisait la morale judaïque qui, en réalité, — comme le prouve le Talmud — avait plus d'un côté abominable (comme la liberté d'entretenir des relations sexuelles avec des jeunes filles encore enfants, etc.). Cette propagande n'eut jamais de résultats durables, mais elle causa une forte réaction sous la forme des premières manifestations de l'antisémitisme. Celui-ci fut le produit de la haine qui séparait la „humanitas“ pleine de tolérance du monde gréco-romain, d'une part, et, de l'autre, la société judéenne retranchée des autres peuples derrière un mur de haine, de mépris et de défiance.

Ignacy Wieniewski.

Durch Wasser, Land und Feuer

Ferne Zukunftshoffnung lächelt... Fast möchte man meinen, sie verflüchtigte sich und verwehe im Drang der Jahre, Zeiten, Geschehnisse und Ereignungen. Die Zeiten, einer Sturzwellen gleich, fluten uns entgegen, — und wir wissen wohl, wie wenig wir beim Zusammenprall mit dem ungewissen Los bedeuten.

Blieb nicht doch ein Rest vom Lächeln der Zukunft uns übrig? Ein leeres Blatt, — oder nach vielen, vielen Jahren die Rückkehr mitten unter die Scharen hüpfender Sperlinge, die wie einst vor dem Bahnhof ihr Wesen treiben, — oder gar Begegnung mit ergauchenden Träumen, wenn wir im stillen Winkel eines verödeten Kaffeehauses gleichsam in der Fibel einer zweiten Jugend blättern?

Es blieb uns hundertmal mehr! Musik der tiefsten Hoffnung erzittert mir im Sinn, wenn ich denke, wie viel das Herz des Menschen aufzunehmen vermag, und wie wenig nötig ist, dass prophetische Weisheit sich um unsere Taten wende.

Schon mehrere Male erwähnte ich, was mit unserem Hause geschah... Wir mussten alles verkaufen, der Reihe nach die türkischen Vorhänge aus dem Laden des Persers, in dem Mama zum ersten Mal von einer Ohnmacht befallen wurde, — unser „Ueberklavier und alle Pelze, das Service mit den roten Rosen, alles, alles.“

Andere Dinge geringeren Wertes verschwanden von selbst. Man sagt, ein Gegenstand, aus Glas, Holz, billig oder kostbar, gross oder klein, — lebe nicht und entbehre der Vernunft.

Keineswegs! Die Gegenstände leben sehr vernünftig, harren treu und geduldig aus. Erst wenn es an Herz und Treue fehlt, geraten beide dem Gegenstand in Verlust. Die vergoldete Tasse unter dem Prunkspiegel lässt sich nicht finden, das Pa-

Der heutigen Generation, die sich an den Völkerhass und den nationalistischen Imperialismus gewöhnen musste, fällt es schwer sich die Begeisterung vorzustellen, mit welcher die französischen und besonders die deutschen Dichter die polnischen Freiheitskämpfe begleiteten. Die „Polenlieder“ waren so zahlreich, dass sie fast eine Literatur für sich bildeten. Man kann auch heute nicht ohne tiefe Prüfung die Worte eines Grafen von Platen lesen:

Die Lüfte wehn so schaurig,
Wir ziehn dahin so traurig
Nach ungewissem Ziel.
Kaum leuchten uns die Sterne;
Europa sieht von Ferne
Dem grossen Trauerspiel.

Europa sah tatsächlich von sehr grosser moralischer Ferne diesen tragischen Kämpfen zu, aber die edelsten und besten, die Dichter und Sänger, standen auf unserer Seite, und das darf nicht vergessen werden. Nur hatten die Dichter leider nicht die Macht der Staatsmänner, und die Staatsmänner waren keine Dichter.

Zu den besten und aufopferndsten Polenfreunden während des Aufstandes von 1863/64 gehörte Gottfried Keller, der grosse schweizerische Romandichter, und wir schulden Herrn Dr. Adam Lewak gebührenden Dank, dass er ihn unserer dankbaren Erinnerung nahe bringt.) Die Welt rast vorwärts und vergisst gerne das gestrige um des heutigen willen; es fehlt nicht an Schriftstellern, die Gottfried Keller zum schweizerischen Kleinbürger stempeln möchten, der sich nicht darum kümmerte, was jenseits seiner Heimatberge vorging. Und nun stellt es sich heraus, dass dieser schweizer Bürger ein Weltbürger war, dessen Herz der Freiheit und der Gerechtigkeit ungeteilt gehörte.

Die Arbeit Dr. Lewaks zeigt uns Gottfried Keller als den „unermüdeten gewandten und weitausgreifenden Geschäftsführer einer internationalen Hilfsunternehmung grossen Stiles: der Unterstünder der Opfer des unglücklichen Polenstandes von 1863/64“ — wie Herr Emil Ermatinger im Vorwort zu diesem Buche sagt. Er hat freiwillig eine schwere verantwortungsvolle Bürde auf sich genommen und wurde nicht müde der Idee der Freiheit zu dienen.

Das Buch von Dr. Lewak hat grosse Vorzüge: es ist sehr übersichtlich und bietet eine Fülle von Dokumenten, die nicht nur für einen Historiker vom Fach wertvoll sind, sondern jeden Gebildeten lebhaft interessieren müssen. Vor allem uns, die wir das Andenken Gottfried Kellers in Ehren behalten wollen, als eines edlen, uneigennütigen und aufopfernden Freundes. Dem Herrn Herausgeber und Herrn Verleger sei herzlichst gedankt für das schöne Werk.

Pawel Hulka-Laskowski.

Gottfried Keller und Polen

Der Februar umnebelt ungeheure Strecken, die sich in die Unendlichkeit verlieren. Durch die bläulichen, lauten Wellen zwingen sich riesenhafte Fische, die aus unergründeten Tiefen, aus dem Schlamm unermesslicher Welten emporschwimmen, wie ich herkam von einer winzigen Erdscholle.

Die machtvolle Schiffschraube arbeitet ungestüm unter Deck. In diesem Stampfen der Maschine ist die Musik unseres Willens. Vorwärts, vorwärts — und vorwärts!

Hier sind wir von allem umgeben, was wir bisher zu schaffen vermochten, worum wir uns im Verlauf der Geschichte unserer Erde in tödlicher Fehde schlugen, Luxus, Komfort, verwickelte Griffe, Löhnen, Teppiche, Seide, elektrisches Licht, Zigarren, Kohlenstaub, der Duft von Parfums und gereinigter Fette.

Indes wir brauchen nur mit der Hand über die Schiffsbrüstung hinauszutreten — da fliesst schon durch unsere kurzen Finger die Unendlichkeit des Horizonts, in dessen Mitte wir, auf diesen Wassern, unter diesem Breitengrade, nichts und nichts sind für alle Ewigkeit.

Mein Sinnen fühlt sich klein und doch beglückt inmitten dieser Unendlichkeit. Es erhebt sich und sinkt nieder, findet keine Worte, verwirft kleinliche Fragen, und kehrt zuletzt zu den schlichten Augenblicken der Kindheit zurück; schliesst so, hilflos, den Ring meiner Zeit.

Abends sitzen wir in der Bar bei einem Drink, Karten spielend, ich und die verschiedensten Reisenden. Sie rauchen kleine Pfeifchen und erzählen einander mit nachsichtigem Lächeln, den Blick auf die leeren Scheiben gerichtet, von woher sie auf dieses Schiff kamen, was sie hieher geführt hatte, und wohin sie, einmal auf dem Ufer angekommen, weiterfahren wollen.

Man vernimmt die Namen entlegener Länder, nie erwarteter Städte, ferner Bünseln, die weiter von uns sind als die vierte Gymnasialklasse.

Heute nachmittag versammelten wir uns in der Bar nur für eine Weile. Wir gehen die Schiffsmaschinen besichtigen. Ueber eiserner, schmale Stiegen steigt man hinab wie über harte, stählerne Spinnweben.

Immer tiefer, — immer heisser. Es heisst vorsichtig einherschreiten, — im bläulichen Licht starren überall Arme aus Metall, Bande, Schienen, mit Olivenöl bespritzte Drüsen, auf den breiten Gürteln der Transmissionen gleitet bewegliches Licht, — man kann, während die Mechanik der Bewegung lärmend aufstöhnt, nicht sprechen.

In die Halle der Schiffsfeuerung. Schämte ich mich nicht! ich fielen nieder auf die Knie und brüllte auf: — Wir wollen über keinen Ozean mehr fahren, wir wollen keine Fabrikate aus Stahl, Nickel, Gold, Platin, Blech, Eisen; wir verzichten auf die nötigsten Dinge, — doch nur das eine, steht nicht länger, ihr Leute, in diesem furchtbaren Glutbrand!

Uns umflängt ein vierseitiger Raum, halbdunkel, allerseits von riesigen Oefen abgeschlossen. In denen wütet das Feuer, es züngelt umher, brennt niedriger, steigt wieder empor, schrecklich und rasend. Halbnaekte Heizer werfen wieder und wieder Schaufeln voll Kohlen ins Feuer. Keine schwerere Arbeit kann man sich vorstellen!

Der Schweiss rinnt von den Leuten hinab, dampft an ihnen in Schwaden, von der Glut wurden ihre Augen weiss, leer. In allen Muskeln strafft sich die mühevollen Arbeit, die sich aus dem Schattenumriss der Anstrengung herausbahnt.

Einer der Heizer ruht aus, angelehnt an die Wand. Die Hand stützte er auf die Schaufel. Ueber das noch jugendliche Antlitz rinnen Ströme von Schweiss hinab zum Trikotleichen. Die Brust erglänzt von ihnen, als sei sie bleiübergossen. Ich muss zu diesem Menschen hingehen.

Weit entfernt, jenseits des Meeres und des Kontinents, behütet vor Kälte und Hitze, liegt um diese Zeit, unter einer weis-

sen Lampe auf einem Tische mein Sohn; in frischen Windeln winkt er mit rosigen Füsschen gegen das Licht.

Wir, seine Eltern, meinen nicht einen Augenblick lang, dass wir ihn dafür erziehen, dass er nach Jahren mit einer Schaufel in der Hand, vor dem Glutofen stehe. Ich trat hinzu, — suche in der Brieftasche zwei Banknoten zu einem Dollar. An der Valuta meines Landes gemessen, ist das viel... Für eine gute Tat wenig. Für ein Trinkgeld gerade recht.

Alles zusammen — in hohem Grade unmoralisch! Ich gebe ihm endlich die zwei Dollarnoten.

Der Heizer merkte es zuerst, dass ich, während ich aus der Brieftasche das Geld hervorholte, ein Zettelchen auf den Boden fallen liess. Er bückte sich geschwind und reichte es mir artig.

Mit dem zärtlichen Lächeln des Menschen, der keine Hoffnung hat, — mit dem mir gut bekannten Lächeln der Pläne für eine ferne Zukunft.

Ich danke, — schaue nach dem Zettel. Ein alter, vergilbter Zettel, der mit den Worten beginnt: „Ich bestätige hiermit, dass mein Sohn...“

Wahrlich, — meine Mutter eilt mir vom Weg her, der ohne Rückkehr ist, entgegen, um Dir deine perlende Stirne inmitten der Kesseln abzutrocknen!

O Mensch unbekannter Schicksals unbekannter Sprache, unbekannter Erlebnisse: — ich schreite Dir jetzt entgegen durch Land, Wasser, Feuer, — durch die ganze Welt. Ich will nicht erlahmen, nicht ruhen, nicht aufpassen, bis Du nicht vom Verdeck her mir zurufst, das Antlitz abgekehrt vom glühenden Ofen:

Mein Bruder!

Julius Kaden-Bandrowski, übersetzt von Otto Forst-Battaglia.

Der Februar umnebelt ungeheure Strecken, die sich in die Unendlichkeit verlieren. Durch die bläulichen, lauten Wellen zwingen sich riesenhafte Fische, die aus unergründeten Tiefen, aus dem Schlamm unermesslicher Welten emporschwimmen, wie ich herkam von einer winzigen Erdscholle.

Die machtvolle Schiffschraube arbeitet ungestüm unter Deck. In diesem Stampfen der Maschine ist die Musik unseres Willens. Vorwärts, vorwärts — und vorwärts!

Hier sind wir von allem umgeben, was wir bisher zu schaffen vermochten, worum wir uns im Verlauf der Geschichte unserer Erde in tödlicher Fehde schlugen, Luxus, Komfort, verwickelte Griffe, Löhnen, Teppiche, Seide, elektrisches Licht, Zigarren, Kohlenstaub, der Duft von Parfums und gereinigter Fette.

Indes wir brauchen nur mit der Hand über die Schiffsbrüstung hinauszutreten — da fliesst schon durch unsere kurzen Finger die Unendlichkeit des Horizonts, in dessen Mitte wir, auf diesen Wassern, unter diesem Breitengrade, nichts und nichts sind für alle Ewigkeit.

Mein Sinnen fühlt sich klein und doch beglückt inmitten dieser Unendlichkeit. Es erhebt sich und sinkt nieder, findet keine Worte, verwirft kleinliche Fragen, und kehrt zuletzt zu den schlichten Augenblicken der Kindheit zurück; schliesst so, hilflos, den Ring meiner Zeit.

Abends sitzen wir in der Bar bei einem Drink, Karten spielend, ich und die verschiedensten Reisenden. Sie rauchen kleine Pfeifchen und erzählen einander mit nachsichtigem Lächeln, den Blick auf die leeren Scheiben gerichtet, von woher sie auf dieses Schiff kamen, was sie hieher geführt hatte, und wohin sie, einmal auf dem Ufer angekommen, weiterfahren wollen.

Man vernimmt die Namen entlegener Länder, nie erwarteter Städte, ferner Bünseln, die weiter von uns sind als die vierte Gymnasialklasse.

Heute nachmittag versammelten wir uns in der Bar nur für eine Weile. Wir gehen die Schiffsmaschinen besichtigen. Ueber eiserner, schmale Stiegen steigt man hinab wie über harte, stählerne Spinnweben.

Immer tiefer, — immer heisser. Es heisst vorsichtig einherschreiten, — im bläulichen Licht starren überall Arme aus Metall, Bande, Schienen, mit Olivenöl bespritzte Drüsen, auf den breiten Gürteln der Transmissionen gleitet bewegliches Licht, — man kann, während die Mechanik der Bewegung lärmend aufstöhnt, nicht sprechen.

In die Halle der Schiffsfeuerung. Schämte ich mich nicht! ich fielen nieder auf die Knie und brüllte auf: — Wir wollen über keinen Ozean mehr fahren, wir wollen keine Fabrikate aus Stahl, Nickel, Gold, Platin, Blech, Eisen; wir verzichten auf die nötigsten Dinge, — doch nur das eine, steht nicht länger, ihr Leute, in diesem furchtbaren Glutbrand!

Uns umflängt ein vierseitiger Raum, halbdunkel, allerseits von riesigen Oefen abgeschlossen. In denen wütet das Feuer, es züngelt umher, brennt niedriger, steigt wieder empor, schrecklich und rasend. Halbnaekte Heizer werfen wieder und wieder Schaufeln voll Kohlen ins Feuer. Keine schwerere Arbeit kann man sich vorstellen!

Der Schweiss rinnt von den Leuten hinab, dampft an ihnen in Schwaden, von der Glut wurden ihre Augen weiss, leer. In allen Muskeln strafft sich die mühevollen Arbeit, die sich aus dem Schattenumriss der Anstrengung herausbahnt.

Einer der Heizer ruht aus, angelehnt an die Wand. Die Hand stützte er auf die Schaufel. Ueber das noch jugendliche Antlitz rinnen Ströme von Schweiss hinab zum Trikotleichen. Die Brust erglänzt von ihnen, als sei sie bleiübergossen. Ich muss zu diesem Menschen hingehen.

Weit entfernt, jenseits des Meeres und des Kontinents, behütet vor Kälte und Hitze, liegt um diese Zeit, unter einer weis-

sen Lampe auf einem Tische mein Sohn; in frischen Windeln winkt er mit rosigen Füsschen gegen das Licht.

Wir, seine Eltern, meinen nicht einen Augenblick lang, dass wir ihn dafür erziehen, dass er nach Jahren mit einer Schaufel in der Hand, vor dem Glutofen stehe. Ich trat hinzu, — suche in der Brieftasche zwei Banknoten zu einem Dollar. An der Valuta meines Landes gemessen, ist das viel... Für eine gute Tat wenig. Für ein Trinkgeld gerade recht.

Alles zusammen — in hohem Grade unmoralisch! Ich gebe ihm endlich die zwei Dollarnoten.

Der Heizer merkte es zuerst, dass ich, während ich aus der Brieftasche das Geld hervorholte, ein Zettelchen auf den Boden fallen liess. Er bückte sich geschwind und reichte es mir artig.

Mit dem zärtlichen Lächeln des Menschen, der keine Hoffnung hat, — mit dem mir gut bekannten Lächeln der Pläne für eine ferne Zukunft.

Ich danke, — schaue nach dem Zettel. Ein alter, vergilbter Zettel, der mit den Worten beginnt: „Ich bestätige hiermit, dass mein Sohn...“

Wahrlich, — meine Mutter eilt mir vom Weg her, der ohne Rückkehr ist, entgegen, um Dir deine perlende Stirne inmitten der Kesseln abzutrocknen!

O Mensch unbekannter Schicksals unbekannter Sprache, unbekannter Erlebnisse: — ich schreite Dir jetzt entgegen durch Land, Wasser, Feuer, — durch die ganze Welt. Ich will nicht erlahmen, nicht ruhen, nicht aufpassen, bis Du nicht vom Verdeck her mir zurufst, das Antlitz abgekehrt vom glühenden Ofen:

Mein Bruder!

Julius Kaden-Bandrowski, übersetzt von Otto Forst-Battaglia.

„Altpolnische Studien“

Unter den heutigen Slawisten ist Aleksander Brückner der berühmtesten einer. Geboren am 26. Januar 1856 zu Tarnopol in Kleinpolen, wurde er schon 1878 Privatdozent an der Universität Lemberg, wurde dann (1881) als ausserordentlicher Professor an die Universität Berlin berufen, dortselbst im Jahre 1892 zum ordentlichen Professor für slawische Sprachen und Literatur ernannt und wirkte dort seither als einer der bedeutendsten Lehrer.

Im Jahre 1926 feierte er seinen 70-ten Geburtstag, und das laufende Jahr ist das fünfzigste seiner überaus reichen und vielseitigen wissenschaftlichen Tätigkeit. Er kann mit grosser Genugtuung auf ganze Scharen seiner Schüler zurückblicken, deren viele bereits Gelehrte von hohem Rang geworden sind, und seine schriftstellerische Tätigkeit ist schier beispiellos. In der Festgabe, welche ihm von seinen Freunden, Kollegen, Schülern und Verehrern zu seinem 70-ten Geburtstag dargebracht wurde, nimmt die Biographie seiner Arbeiten volle 100 Seiten ein.

Die Spezialforscher wissen sehr wohl wie viel die Slawistik diesem eminenten Gelehrten zu verdanken hat, aber auch den gebildeten Laien weite Kreise ist sein Name nicht unbekannt. Im Jahre 1903 erschien seine gründliche zweibändige „Geschichte der polnischen Literatur“, welche bereits in der dritten Auflage vorliegt und in den Jahren 1905/6 in tschechischer Übersetzung von Borivoj Prusik der tschechischen Leserwelt zugänglich gemacht wurde. Als die Ereignisse in Russland das Interesse von Europa mehr denn je in Anspruch nahmen, gab Amelang-Leipzig Brückners ausgezeichnete „Geschichte der russischen Literatur“ heraus (1905), und vier Jahre später folgte die von derselben Firma herausgegebene Brücknersche „Geschichte der polnischen Literatur“. Das Werk über die russische Literatur wurde auch vom englischen Publikum sehr beifällig aufgenommen, als es in Havelocks Übersetzung im Jahre 1908 erschien. Zahlreich und zum Teil grundlegend sind die Arbeiten Aleksander Brückners über die Reformation in Polen und deren Begleiterscheinungen auf dem Gebiete der geistigen Kultur im allgemeinen und auf dem der Literatur im besonderen.

Angesichts der unschätzbaren Verdienste dieses Gelehrten ist es nur zu natürlich, dass anlässlich seines 70-ten Geburtstags sich die Elite der polnischen wissenschaftlichen Forscher zusammenfand, um ihrer Bewunderung und Verehrung für ihn Ausdruck zu geben. Die Festgabe zählt 804 Seiten grossen Formats und enthält sehr wertvolle Beiträge der namhaftesten polnischen Gelehrten. Es ist zu bemerken, dass es sich darin nicht ausschliesslich um altpolnische Studien handelt und dass auch die neuere Kultur- und Literaturgeschichte in diesen Beiträgen zum Worte kam. Gerade diese Beiträge machen das umfangreiche Werk auch dem Laien zugänglich, welcher nicht minder als der Fachgelehrte Anlass hat, um diesem grossen Gelehrten seine Verehrung zum Ausdruck zu bringen.

phl.

Les Polonais au Salon d'Automne

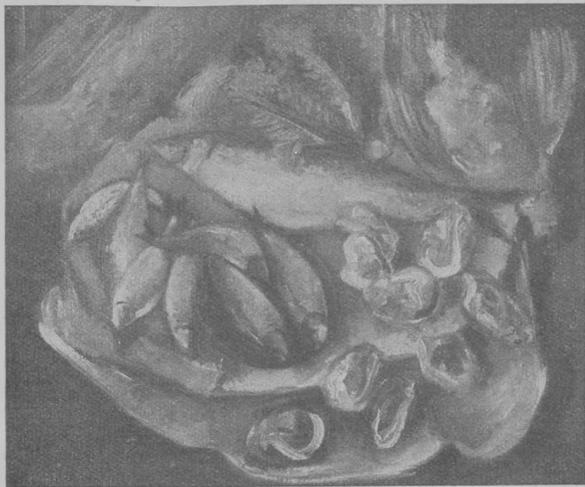
Paris, février 1928.

Une constatation d'ordre général: il serait oiseux de chercher à établir les traits ou même le trait de la personnalité par excellence nationale dans les oeuvres des artistes polonais qui exposent au Salon d'Automne; ou — cela va sans dire — à n'importe quelle autre des nom-

breuses expositions annuelles de Paris qui, toutes, servent de foires internationales de „nouveau-tés” en peinture, en sculpture, etc., du moins en se plaçant au point de vue de l'anecdote, c'est-à-dire



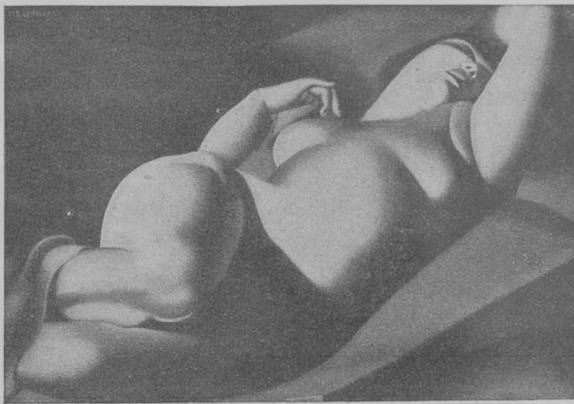
MIKA MIKOUN:
Haut relief



DOBZYCKI: Nature morte

plans de l'ambiance de Paris — capitale universelle des arts.

Ceci une fois posé, il reste encore à faire une autre observation — touchant, elle aussi, l'ensemble: sûrement, l'ex-



ŁEMPICKA: Raphaëla la belle

position de cette année ne saura pas être classée parmi les plus réussies du Salon d'Automne. Vu les noms de ses sociétaires, on a bien le droit de lui poser des exigences autrement sévères qu'à celui des Artistes Français ou du Champ de Mars. Hélas! bon nombre de ces grands noms figurent uniquement sur la liste des membres, placée au commencement du catalogue, mais c'est en vain qu'on



MENKES:
Jeune fille avec la chèvre

presque, — mais „Les chats” de Mme Alexandrowicz, les gravures de M. Brandel, les natures mortes de M. Dobrzycki, les maquettes architecturales de M. Elkoung, les animaux de M. Hecht, les bronzes de M. Kuna, les têtes exotiques de M. Kramsztyk, les panneaux décoratifs de Mme Łazarska, les gravures sur bois de M. Mrozewski, les portraits de Mme Muter, les fleurs de Mme Piramo-

pour ceux qui la provoquent, que pour ses victimes directes?!

Envisagées sous ces deux réserves importantes les oeuvres polonaises ont, cer-

tes, tout le droit d'être classées parmi ceux des très nombreux envois (environ 2.500 numéros) qui dépassent la bonne moyenne. Ce ne sont pas „les clous” du Salon — il n'y en avait pas du tout, ou

doit constater dans maints cas, que ce „troc pour troc” a donné, comme résultat positif, une très sérieuse connaissance du métier, une belle aptitude à s'approprier consciencieusement les nouvelles



MIKA MIKOUN:
Portrait de M-me M. F.

conceptions esthétiques, sans, pour cela, faire perdre aux artistes les éléments essentiels de leur imagination créatrice, souvent, très personnelle, d'une impres-



KANELBA:
Femme bretonne

sionnabilité émotive parfaitement sincère et profonde.



KRAMSZTYK: Le jongleur chinois

ou bien s'agit-il d'un „troc pour troc”? Or, le fait indéniable que c'est un processus qui s'effectue à l'heure actuelle un peu partout semble trancher tous les doutes possibles. C'était, du reste, à prévoir que la TSF et les Lindberghs vont bousculer sérieusement les jalons de la „théorie du milieu”, soigneusement implantés jadis par Taine... On ne peut

les chercher sur les cimaises des salles. Est-ce un pur hasard ou, plutôt, une sorte de protestation passive contre l'élargissement quantitatif des cadres de l'exposition, élargissement qui — c'est absolument inévitable — émousse la sensibilité visuelle de tout amateur d'art, même le plus fervent? Les suites d'une indigestion optique ne sont-elles pas pires

wicz, le bronze de M. Zamoyski, les fleurs de M. Zieleniewski, mais tous ces tableaux, sculptures, gravures, etc. tiennent bel et bien le premier rang à l'exposition. Et la liste des artistes est loin d'être complète, puisqu'elle ne contient pas les noms de M. Black, M. Cieślowski, Mlle Decler, M. Geppert, M. Gwozdecki, M. Hayden, M. Kanelba, M. Koziobrodzki,

Paris aura le moyen de se faire une idée plus exacte de l'art polonais contemporain à l'occasion d'une exposition collective de peinture, de sculpture, de gravure, etc. qui, selon toute probabilité, sera organisée encore cette année.

Zygmunt St. Klingsland.

La Pologne littéraire et artistique à Paris

Paris, février 1928.

PARIS CONTINUE DE FÊTER BOY

Décidément, cela devient une chose obligatoire — bien agréable ce genre d'obligation: impossible de commencer toute chronique de la vie — littéraire et artistique — polonaise à Paris autrement que par Boy-Zeleński. C'est que les nombreuses réceptions en son honneur se succèdent et ne se ressemblent pas. Tous très brillants, ces déjeuners, dîners, thés, etc. se passent dans cette atmosphère, libre de frigidité solennité officielle qui est la meilleure preuve que Boy a cessé d'être un hôte illustre, mais... étranger. Il n'y a pas d'erreur! son titre de „Parisien honoris causa”, il l'a bien mérité. Les lettres patentes — d'une forme, certes, absolument inusitée, mais d'autant plus authentique — lui ont été confirmées encore tout récemment par MM. Joseph Barthélémy, Tristan Bernard, Paul Ginisty, Firmin Gémier, Fortunat Strowski, etc. Cela se passait à un déjeuner intime, organisé par l'Union Française de la Société Universelle du

de Paris. Ainsi, dimanche 5 février dans l'après-midi chez Pleyel. La grande salle comble, archi-comble même, puisque pas un seul strapontin de libre. Et pourtant, un silence religieux — la forme sublime de l'enthousiasme. Au clavecin, Wanda Landowska ressuscite Mozart et Haydn — le miracle qui s'opère est tellement extraordinaire que l'artiste, elle-même, semble en être saisie au plus profond de son âme inspirée. Un autre jour, une autre salle, mais aussi chez Pleyel. Et aussi tous les vrais amateurs de la belle musique présents. Parce que les concerts, organisés par l'Association des Jeunes Musiciens Polonais à Paris, jouissent déjà d'une excellente renommée dans les milieux des mélomanes. C'est que ces jeunes musiciens ne lancent des „pou-lains” que, vraiment, de toute première force de talent. Et M. Sztompka en est un. Quoi d'étonnant que le public ne se contente pas du programme officiel, sur lequel figuraient Chopin, Szymanowski, Debussy, etc., et force, par des bravos frénétiques, le jeune maître de revenir plusieurs fois au piano. Il s'est, du reste, soumis à ces exigences de l'auditoire, bien flatteuses pour lui, avec la



phot. Londyński

L'Union Française de la Société Universelle du Théâtre et le Comité d'Etudes Franco-Polonois a offert un élégant déjeuner en l'honneur de Boy-Zeleński

Au premier rang: M. l'ambassadeur Noulens, M. Tristan Bernard, M. Boy-Zeleński, Mme Delarue-Mardrus, M. le ministre Stefański, M. Gémier

Théâtre et par le Comité d'Etudes Franco-Polonois. Quels discours charmants et spirituels ont improvisés ces graves membres de l'Institut, ces hommes de lettres, critiques, artistes, etc. pour célébrer la manière vraiment admirable dont se manifeste le vice de traducteur de Boy, cet amoureux fervent du génie français!

meilleure grâce du monde. M. Sztompka n'était pas le seul héros de cette brillante soirée, puisque Mme Ada Sari a une voix beaucoup trop belle et puisque elle chante beaucoup trop bien, pour que le public pût ne pas partager ses chaleureuses sympathies et ses ovations spontanées entre ces deux artistes, admirablement doués.

L'ACTIVITÉ DE LA SOCIÉTÉ „LES AMIS DE LA POLOGNE”

Ces fréquentes réunions amicales ont augmenté bien davantage l'intérêt de plus en plus vif que l'on porte dans les milieux intellectuels français à tout ce qui concerne la Pologne. Que l'on en juge par le succès des causeries de M. Nouvel, préfet des études au Collège Ste. Barbe, sur: „Un Maréchal de France: Joseph Poniatowski”, de M. Glaser, professeur à l'Université de Wilno, sur: „La coopération franco-polonoise dans l'évolution de l'idée de justice”, de M. Charliat, chargé de Mission par le Ministère de l'Instruction Publique, sur: „Colbert et la Pologne”. L'amphithéâtre de la Sorbonne est rempli ces soirs-là d'un public de choix qui suit avec une grande attention les conférenciers brillants développant l'histoire des liens étroits unissant les deux nations.

LES EXPOSITIONS DE MME PIRAMOWICZ ET DE M. DOBZYCKI

Il est question des différents succès polonais dans la vaste domaine des arts — c'est donc la meilleure occasion de mentionner l'exposition de Mme Piramowicz à la Galerie Carmine. Une quinzaine de tableaux à peine, ce qui est peu pour une exposition d'ensemble, mais quelle richesse dans la qualité de sa peinture... J'aime énormément les paysages et, peut-être, plus encore les fleurs de Mme Piramowicz — je suis loin d'être seul à les aimer ainsi. Et pour cause! Non pour celle de son grand talent indiscutable, — Paris souffre toujours de l'inflation aiguë des talents, — mais c'est son exquise sensibilité qui nous touche surtout, et cela d'autant plus profondément, qu'elle sait la traduire avec une réelle maîtrise en un magnifique langage des couleurs: gamme extrêmement variée de valeurs chromogènes et pourtant rigoureusement coordonnée sur un fond sombre qui rend la raison d'être picturale de ses bouquets encore plus plausible.

„LA VIVANTE POLOGNE” DE M. CHARLES DELVERT

On commence donc à connaître un peu mieux cette Pologne qui n'a pas été suffisamment étudiée par certains auteurs français, évidemment, de bonne volonté et animés d'excellents sentiments vis-à-vis de nous, mais qui, documentés plus amplement, auraient pu donner une description plus approfondie de „La vivante Pologne” — que celle de M. Charles Delvert. C'est sous ce titre expressif qu'il vient de publier les impressions de son voyage au cours de l'été 1923 (Edition Spes, Paris 1927). Monsieur de Monfort fait, à propos de ce livre, la très judicieuse observation que, „la rapidité de cette excursion de trois semaines n'a pas toujours permis à l'auteur de contrôler et de vérifier ses premières impressions ou ses renseignements. D'autre part, cette randonnée date de 1923, d'où certaines remarques d'intérêt un peu rétrospectif”. En tout cas ce n'est par un livre qui pourrait donner une idée exacte de la Pologne actuelle, autrement vivante que celle qu'a dépeinte trop hâtivement ce voyageur pressé.

En parlant des expositions intéressantes n'oublions pas celle de M. Dobrzycki qui nous a fait voir pour la première fois à Paris un ensemble de ses tableaux et de ses céramiques. J'aime mieux le louer par la bouche des critiques français qui, tous, ont trouvé ses oeuvres fort intéressantes et donnant les meilleurs gages pour l'avenir. „M. Zygmunt Dobrzycki, assuré de sa juste continuité au point de pouvoir exposer, avec les plus récentes, les oeuvres du premier jour, va vers un ordre plus classique (que l'expressionnisme flamand de Van Gogh). Sans contrainte toutefois et dans le plus sensuel amour de la nature. Je veux dire mon plaisir qui sera le vôtre, de trouver dans ces toiles ordonnées et libres ce caractère d'achèvement sans quoi la plus séduisante réussite ne saurait être mise au rang du tableau”. Telle est l'opinion d'André Salmon sur la peinture de M. Dobrzycki, et celle analogue d'Yvanhoé Rambosson sur ses vases et ses assiettes: „...toutes imprégnées de l'art populaire des montagnards polonais. A cette inspiration, qui ne manque ni de force, ni de charme, M. Dobrzycki ajoute un don de composition qui se joue des complications du sujet”. Cette exposition a eu lieu chez M. Sliwiński dans sa galerie „Au Sacre du Printemps” qui, complètement reconstruite, devient un centre de plus en plus important du mouvement artistique à Paris.

LES SUCCÈS DE LA MUSIQUE POLONAISE À PARIS

Heureusement, les Parisiens ont un moyen très facile de se faire une idée plus exacte de certaines qualités du génie polonais — sans même avoir besoin d'effectuer ce long voyage — et cela grâce aux expositions, aux concerts, etc. qui comptent aujourd'hui parmi les manifestations artistiques les plus importantes

Z. K.

Livres nouveaux

Zeromski et sur Zeromski

„*Élégies et autres écrits d'intérêt littéraire et social*” (Stefan Zeromski: „Elegie i inne pisma literackie i społeczne”. Editions J. Mortkowicz, Varsovie; p. 436).

L'éditeur a donné à ce volume le titre d'„*Élégies*” par pitié envers l'illustre écrivain qui formait le projet de composer un recueil de ses ouvrages sous ce titre. M. Waclaw Borowy informe les lecteurs que: „le reste du livre comprend ceux des écrits de Zeromski qui n'ont pas été insérés dans les éditions en volume; il y en a aussi d'inédits ou de dispersés dans des revues et autres publications collectives”. Dans le recueil en question on trouve: des récits, des souvenirs sur des contemporains de l'auteur, des opinions sur des questions publiques, des „*varia*”, des préfaces de livres, des fragments et des inscriptions. Les écrits qui ont fourni la matière de ce volume sont pour le lecteur la touche finale achevant la production de Zeromski; de plus, ils expliquent les aspects particuliers de son activité littéraire et de son âme généreuse.

C'est, d'un bout à l'autre du livre, le même Zeromski qui, par la magie de sa parole, transfuse sa joyeuse ardeur, son dévouement aux grandes causes dans le cœur des héros de ses inégalables romans. C'est justement cette ardeur-là qui le fait songer aussi bien à des questions concernant l'existence et l'avenir de la nation tout entière qu'à l'honneur d'un homme injustement accusé; c'est cette ardeur-là qui lui suggère des idées sur l'amélioration des conditions dans lesquelles vivent les millions de paysans; c'est elle encore qui lui inspire une bienveillance affectueuse envers un jeune confrère qu'il s'efforce de servir en préférant son livre avec un noble désintéressement.

C'est avec une poignante émotion qu'on lit les „*Dernières notes*” de Zeromski insérées dans ce recueil sous forme de facsimile du manuscrit. L'auteur y a résumé en plusieurs dizaines de points les plus profondes préoccupations de son âme, ses élans, ses angoisses et ses désirs. Il met à nu son cœur à la face de Dieu en des termes concis, empreints de fermeté et de véracité. Il confesse ses doutes et son manque de foi, à quoi il voudrait opposer une confiance et une foi d'enfant. En présence de la mort, il parcourt du regard toutes les philosophies du monde et il profère cette plainte: „Oh, combien il est difficile de croire que le néant de l'existence, la conversion en limon et en gaz fétides ne soit pas la seule fin de l'homme... La liberté nous est donnée, mais c'est la liberté de celui qui est condamné à tourner la roue de la nécessité... Il y a une puissance occulte et incommensurable que recèle la prière... Combien de fois ma tête extrêmement lasse retombait sur la main bénie de l'apaisement et reposait dans sa grâce... Zeromski est non seulement un artiste magnifique, mais aussi un penseur qui embrasse d'un seul coup d'œil les sommets et les abîmes de l'existence humaine avec tout ce qu'elle comporte de tragique.

„*Stefan Zeromski. Sa maison, son enfance, sa jeunesse*” (Stanisław Piołun-Nowykowski: „Stefan Zeromski. Dom, dzieciństwo, młodość”. Editions J. Mortkowicz, Varsovie; p. 380).

L'auteur de ce livre, parent de Zeromski, y a recueilli des matériaux inappréciables qui seraient restés à peu près inaccessibles à un étranger. Cette première biographie de Zeromski, basée sur une connaissance intime de tout ce qui touche l'auteur de „*Sans foyer*” et des „*Cendres*”, est d'autant plus précieuse que M. Piołun-Nowykowski connaît mieux que personne la maison de Zeromski et les conditions dans lesquelles le plus grand des écrivains polonais a été élevé et s'est formé. Mettant donc en œuvre ces matériaux qui lui viennent des meilleures sources, il nous présente tour à tour l'enfance de Zeromski, son adolescence et son acheminement vers la gloire. Il faut savoir gré à l'auteur de ce que, disposant de tant de renseignements de l'authenticité la plus sûre, il se tient toujours lui-même à l'ombre et chaque fois qu'il le peut, fait parler Zeromski, en citant les paroles mêmes de l'écrivain fixées sur le papier à diverses occasions. C'est grâce à cela, qu'en lisant le livre de M. Piołun-Nowykowski, on a l'impression de continuer la lecture de „*Sans foyer*” ou de „*Le rayon*”. Des aperçus de Zeromski sur des hommes et des faits, sur des villes qu'il a visitées au cours de ses voyages, ses observations et ses souvenirs font de ce livre en même temps une source précieuse pour la connaissance de sa vie et une lecture aussi intéressante que tout ce qui est sorti de sa plume. Dans „*La gentilhomme de Niedzody*”, annexé à la biographie, l'auteur peint la résidence d'une famille apparentée à celle de Zeromski. Cette gentilhomme s'incorpore à la réalité tragique de la Pologne du dernier siècle, réalité reproduite avec une telle maîtrise dans „*Le fleuve fidèle*”. L'avenir verra sûrement paraître des vies de Zeromski plus détaillées, plus complètes, surtout dès que ses biographes auront été autorisés à exploiter les mémoires de l'écrivain disparu, qui aujourd'hui, restant inaccessibles. Cependant, aucun de ces futurs ouvrages, ne portera un tel caractère d'intimité que le livre de M. Piołun-Nowykowski.

Roman, contes

„*Sur les rivages du grand fleuve*” (Juliusz Kaden-Bandrowski: „Nadbrzegiem wielkiej rzeki”. Editions Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Léopol; p. 58).

Tout y est vu en fonction des années de l'enfance: les hommes, les choses, les affaires, tout y paraît grand et quelquefois même grandiose. Une heure n'est pas endiguée par ses soixante minutes, mais elle se répand en tous sens par quantité d'impressions et d'aventures; quelquefois elle pénètre même dans la quatrième dimension, celle du merveilleux. La sérénité du souvenir plane sur les récits. Les angoisses, les inquiétudes, les erreurs avec leurs conséquences ont été emportées au loin par le grand fleuve, et les événements sont dépouillés de tout ce qui jadis faisait couler les larmes, chassait le sommeil et accélérât les battements anxieux du cœur. Cependant ce qui a persisté, c'est ce qui fait respecter le travail, y encourage, y pousse et y oblige, c'est ce qui fait admirer la noblesse des âmes et nourrit le sentiment du devoir, c'est ce qui rappelle que la valeur des choses et des hommes n'est pas déterminée par leur quantité mais par leur qualité, et que l'amour de la patrie n'est pas une vaine parole, mais un effort de chacun en vue de tous. Les récits de M. Kaden-Bandrowski sont destinés à la jeunesse, mais ils sont du genre de ceux qu'un homme mûr lit avec une émotion non pas exclusivement esthétique. M. Kaden-Bandrowski ne pêche point, comme c'est aussi le cas d'Amicis dans „*Coeur*” devenu classique. De ses récits qui satisfont pleinement le sens artistique, on tire en même temps une conclusion logique et pratique sous forme de libre accès au devoir.

„*La face de l'homme*” (M. Kuncewiczowa: „Twarz mężczyzny”. Editions J. Mortkowicz; p. 166).

M-me Kuncewiczowa a traité dans son premier livre „*L'alliance avec l'enfant*” un sujet dont certains, parmi ses lecteurs, furent scandalisés et qui en charma d'autres par l'audace avec laquelle il était présenté. Les uns et les autres tombèrent d'accord cependant pour trouver que le livre est intéressant. De l'alliance avec l'enfant M-me Kuncewiczowa passe à la rencontre de l'homme. Dans le chaos d'impressions ou plonge la femme depuis son enfance jusqu'à l'époque où elle devient jeune fille et parvient à sa maturité, c'est bien la face de l'homme, une face rude, austère, autoritaire parfois qui s'impose à elle de plus en plus impérieusement. Le roman de M-me Kuncewiczowa n'est à proprement parler qu'une suite d'impressions notées au gré de la fantaisie, sans aucun souci de la composition. C'est une description fantaisiste du chemin qui conduit la femme à la maternité, de ce chemin assez droit dont l'héroïne ne s'écarte que pour faire quelques réflexions lyriques. Envisagé sous l'angle de la maternité, le moral de la femme est indissolublement et inexorablement lié à son physique, et ce sont des désirs très précis qui se manifestent, sans équivoque possible, dans le roman de l'héroïne avec... le soleil. C'est ainsi que s'affirme la loi cosmologique qui méconnaît la distance entre le soleil, le point donné du globe et certaines sollicitations de l'instinct. Le chemin qui mène la femme à la maternité est tout droit et il s'impose. C'est sur ce chemin-là, et cela va sans dire, que l'héroïne rencontre celui qui sera le père de son enfant. Cette rencontre met le point final à son voyage et au roman lui-même.

„*Le double reflet*” (Tadeusz Łopalewski: „Podwójny cień”. Editions F. Hoesick, Varsovie; p. 184).

Les événements du roman de M. Łopalewski se déroulent pendant la période qui sépare le régime impérialiste blanc du régime impérialiste rouge. D'abord c'est une pénombre spectrale comme pendant une éclipse solaire, quand tout est pénétré d'un vague effroi; puis, le crépuscule vient et le soleil couchant se noie dans des vapeurs rouges de sang. Le phénomène du double reflet rappelle celui qui se produit chez des visionnaires écossais dont certains ont le don d'apercevoir deux faces d'un seul et même homme. Dans une atmosphère d'excitation de millions d'hommes, dans des exhalaisons de sang la vie ne paraît plus qu'une ombre et cette ombre se double. Le héros du roman Aleksy Karnicki est doué d'une vue double qui lui permet de voir au delà de la réalité ambiante. Il voit d'avance les circonstances qui accompagneront sa mort, celles de ses aventures amoureuses. Il cherche Etolda qui lui est apparue au fond des événements et a dévoilé devant lui sa face de femme, comme elle lui aurait révélé son destin. Dans la réalité, Etolda se dédouble en prenant sur elle la forme de Sonia et d'Eudoxie. A l'époque du régime tsariste Aleksy enlève Sonia à Groustine et, plus tard, il arrache Eudoxie des mains des soldats révolutionnaires abrutis. Groustine devient un des meneurs de la révolution et il en profite pour faire fusiller Aleksy. L'exécution de celui-ci est toute pareille à celle qu'il avait vue dans un songe.

1) comp. „Dans le pays de la jeunesse”, „*Pologne Littéraire*”, nr. 3.

2) comp. „*Pologne Littéraire*”, nr. 15.

P o é s i e

„*Le miroir de la nuit*” (Kazimiera Iłłakowiczówna: „Zwierciadło nocy”. Editions J. Mortkowicz, Varsovie; p. 100).

Le recueil s'ouvre par „*Le miroir de la nuit*” qui reflète de petits tableaux vus par le gros bout de la lorgnette. Il y a là de la réalité, de la fantaisie, de la bouderie, simultanément ou tour à tour. Voici une vraie prairie et une pleine lune authentique, mais dans cette prairie un dragon apparaît qui peigne de sa griffe sa toison revêche „et il voudrait chanter comme un homme ou hurler comme un loup, mais il ne sait comment s'y prendre...” Les autres tableaux de cette partie du recueil sont également empruntés à la réalité et transposés dans le monde de la fantaisie. La partie suivante qui porte le titre de „*Coquillage vide*” embrasse quelques réflexions sur l'amour et des cycles de poèmes: „*La fleur bleue*”, „*L'esclave*”, „*Une confession*”, „*Un vampire*”. Le recueil se clôt par les „*Poésies sereines*”. Des états successifs d'une âme féminine s'y suivent comme au caléidoscope: c'est la joie d'embrasser l'univers, ce sont des angoisses réelles ou imaginaires, des élans et des désirs, des transpositions des menus incidents de la vie en des capriciosos et des scherzandos en mode mineur. „...Et peu m'importe qui sont Cinna ou Caton et en quels termes Cicéron flétrit Catilina...”

„*Le silence des bois*” (Marja Pawlikowska: „Cisza leśna”. Editions F. Hoesick, Varsovie; p. 40).

„*Le silence des bois*” est personifié, comme sur le tableau de Boecklin, par une licorne qui doit percer de son unique corne couleur arc-en-ciel le cœur de la poétesse, en poussant un grand cri. Dans le poème sur „*Celui qui a été tué à la montagne*” un gentil soupir s'échappe de la poitrine de la poétesse, un soupir qui d'ailleurs n'engage à rien: „Ah, qu'il est doux d'être couché! ah, qu'il est doux de ne pas vivre!” Ce ne sont que désirs, soupirs, regrets, contemptions, réflexions, images, réminiscences... „Ah, ma lettre que j'ai expédiée au-delà des mers, mon petit hydroplane blanc, elle s'est perdue, s'est perdue sans trace comme Nungesser et Coli...” Et voici encore des sons et des couleurs jetés pêle-mêle, sur les épaules des instants éphémères, des diminutifs des behémotes et des levathans, enfin la prière déloyale adressée au pilote, compagnon du voyage, de ne pas embrasser sa compagne...

„*Une soirée en Orient*” (Stanisław Baliński: „Wieczór na Wschodzie”. Editions J. Mortkowicz, Varsovie; p. 76).

„*Le monde entier est une patrie*. Il n'y a point de pays étrangers” affirme le poète, et il se trouve dans le vaste monde mieux que chez lui, car ce monde étranger est plus pittoresque; il caresse les yeux d'une quantité de formes nouvelles et se prête à brouiller l'ordre naturel des choses. La nuit n'y tombe point du ciel sur la terre, mais elle monte de la terre et s'arrête à un niveau comme une nappe d'eau, tandis que la lune lui tend des rames („*La terre et la nuit*”).

„*La danseuse de Damas*” est la nette vision aérienne d'une danseuse qui se balance langoureusement, pareille à un serpent aux mille couleurs. Les paroles mises dans la bouche de Kisai, poète mourant, respirent la sérénité. Mais il est impossible au poète de fuir l'Europe, même quand il se trouve au delà de ses frontières, car voici: „*Une machine à écrire*. Une circulaire. Une dépêche. Une instruction politique. La propagande. Des chiffres. Communiqué secret. Renseignement intime. La cire. Le courrier... Et moi avec tout cela, je suis charrié par les flots, comme une épave douée d'un cœur, moi, un des nombreux instruments de mon métier” („*Attaché de légation*”).

„*Les levers et les couchers*” (Roman Koloniecki: „Wschody i zachody”. Editions F. Hoesick, Varsovie; p. 96).

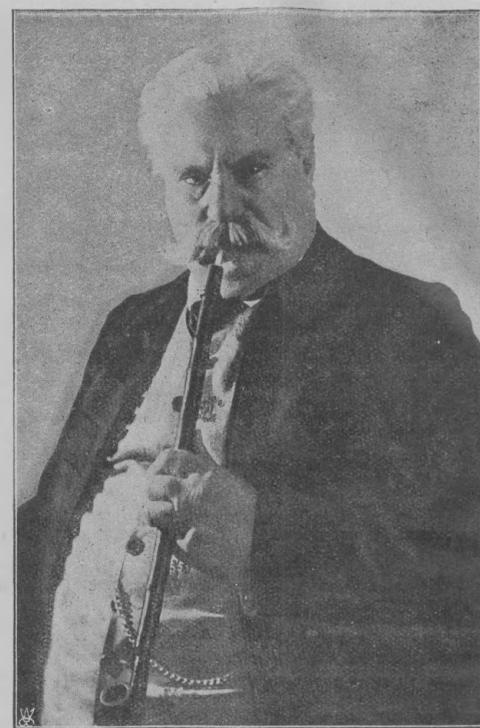
„*Le monde est un désert semé d'ossements*” dit Koloniecki, et en parlant de lui-même il ajoute: „*Je ne sais, je ne sais point d'où je viens et qui je suis*”. Dans son beau poème intitulé: „*Biographie*” le héros „ne sait même pas où il va”. Dans „*Philosophie*” le poète donne libre cours à son pessimisme agnostique: „*Nous autres hommes nous souffrons en martyrs le supplice de la roue avant d'être livrés à la mort*”. Des idées sombres hantent le poète. „*Une volonté inconnue m'a étendu sur la croix de mon propre corps, pareil à un terne instrument de supplice*”. L'échelle de la sensibilité et des préoccupations du poète est assez grande, telle qu'elle se présente dans ce recueil. Une agréable variété y règne dans le choix des sujets et de la forme des poèmes. Cependant, le soleil, la joie, la couleur pénètrent dans la conscience du poète comme au fond d'une sombre cellule de prison, à travers des barreaux de réflexions nihilistes. En chantant le bonheur, ces tons joyeux rendent plus sensible encore la tristesse de l'existence.

phl.

Le jubilé d'un grand acteur polonais

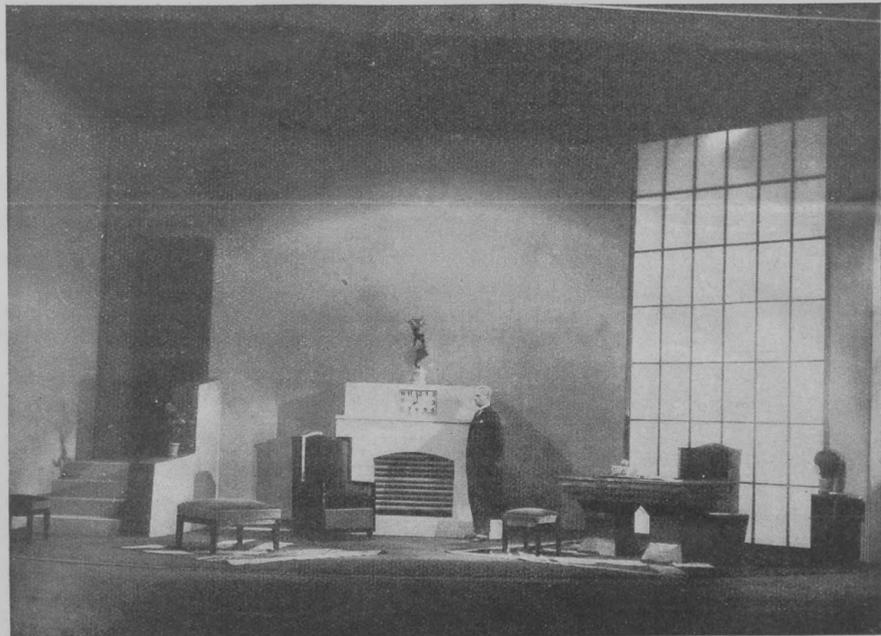
„*Mieczysław Frenkiel 1878—1928*” („*Mieczysław Frenkiel 1878—1928*”. Editions F. Hoesick; p. 68).

L'illustre acteur polonais Mieczysław Frenkiel a récemment célébré le cinquantième anniversaire de sa carrière théâtrale particulièrement brillante. Il a paru en scène plus de cinq mille fois et a créé plus de quatre cents rôles très variés. Pendant quarante ans il a été attaché à un théâtre varsovien et il a joué pour le public varsovien, dont il fut et dont il est le favori. Ses amis, auteurs et critiques dramatiques lui ont offert un livre de circonstance fait de souvenirs et de réminiscences du bon vieux temps. Ce qui achève la physionomie de ce livre ce sont de nombreuses photographies de M. Frenkiel. On l'y voit dans les rôles qui lui ont assuré ses triomphes et qui ont consacré sa célébrité d'acteur. D'ailleurs cette célébrité, elle se fit un peu attendre. M. Frenkiel succédait au théâtre dramatique de Varsovie au grand acteur Zółkowski, et longtemps le public ne voulut voir en lui que le continuateur de son illustre confrère disparu. Mais enfin, son talent eut raison de cette résistance sourde. Au moment de son jubilé — combien rare! — M. Frenkiel eut un mot qui peint son admirable énergie: „*Ces cinquante ans, voyez-vous, ils ont passé si vite pour moi, que je serais tout prêt à recommencer!*”

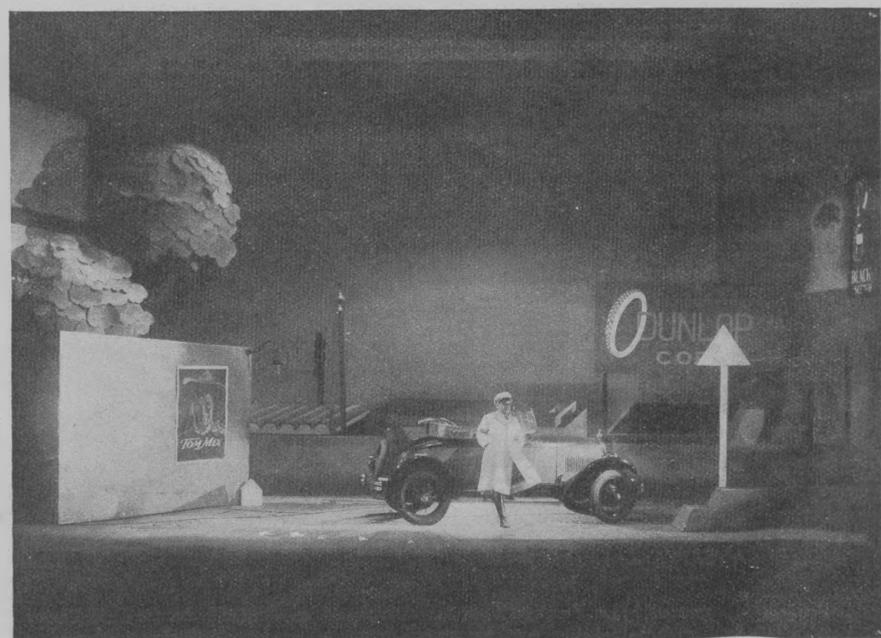


MIECZYŚLAW FRENKIEL
dans la comédie de Bliziński „*Monsieur Damazy*”

„Man and Superman” de G. B. Shaw au Théâtre Polonais à Varsovie



ACTE PREMIER



ACTE SECOND
mise en scène: Leon Schiller
décoration: Stanisław Stwiński